erre. Il éprouve alors jusqu'à quel point l'anglais — surtout dans ses éléments typiquement anglo-saxons — demeure une langue *parlée* et devient, par conséquent, moins clair quand on l'écrit. Il se rend compte, alors, de cette vérité que l'anglais familier exprime le sens moins par les mots que par la façon de les dire, et que la même proposition, une fois écrite, peut être lue à haute voix de différentes manières qui impliquent des sens très différents, chose *impossible* dans l'usage de la pure langue française.

Il n'est pas question de nier les qualités que la langue anglaise peut revendiquer pour les siennes propres, ni les beautés qu'un maître sait en tirer. Mais le français, par sa nature même, donne un relief extrême à certaines qualités qui manquent spécialement à l'anglais, et c'est là un fait que pourra admettre celui-là seul qui voudra se familiariser avec le français. Car la langue anglaise a tellement coutume de se pardonner ses négligences d'expression que l'anglophone unilingue est incapable de sentir avec quel laisser-aller elle peut manier les idées et, quand même, avoir l'air « comme il faut ». Le français, lui, occupe un rang à part parmi les langues de l'univers pour son inflexible application à la clarté et à l'exactitude. Vérité profonde qui éclate au jour lorsqu'une personne affligée d'une conscience tâche de traduire un texte important de l'anglais au français. Avant de commencer la besogne, l'anglais pourra lui paraître assez clair, mais l'instant d'après le traducteur se sera aperçu que le problème ne consiste pas tant à exprimer les mêmes idées en français qu'à fixer d'abord *exactement* ce que le texte a voulu leur faire dire. Même dans l'œuvre des plus célèbres maîtres de la langue anglaise, on peut facilement découvrir des passages qui deviennent d'une obscurité irritante si on les soumet à une telle épreuve. C'est donc par l'expérience personnelle seule qu'on peut se rendre compte de la sobriété, de l'exactitude, de la stricte conformité avec l'honnêteté intellectuelle, du raffinement en nuances de sens qu'exige pour être satisfaisante l'expression des idées en français. Ces qualités depuis longtemps ont fait reconnaître le français comme la langue la plus propre aux relations internationales. Ce n'est pas une mode arbitraire qui l'a imposé pour la rédaction des traités entre nations, documents où la précision est d'une suprême importance.

S'il s'agit maintenant d'éducation, la langue française offre à celui qui l'étudie beaucoup plus qu'un simple exercice dans la science et l'art de la linguistique. C'est la clef d'un vaste royaume culturel, celui d'une nation dont la tradition littéraire fut en Europe la plus cohérente, la plus progressive dans son évolution, la clef d'une littérature qui était déjà étonnamment réaliste, à bien des égards, dès l'époque reculée du moyen âge, d'une littérature qui a toujours respecté les droits du sentiment sans verser dans la sentimentalité, cette faiblesse des écrivains anglais même clas-

siques. Et la littérature n'est qu'un aspect de cette multiforme manière de vivre que nous appelons la civilisation européenne et qui est pour une si grande part une réalisation de la race française. La culture française, dont la langue est un élément inséparable, représente pour le monde moderne un riche héritage qu'aucun homme intelligent n'a le droit d'ignorer.

Et alors, je demande: sommes-nous en faveur d'une « politique de bon voisinage » dans les affaires d'Amérique? — Évidemment, nous le sommes. — Raison de plus d'insister sur l'importance du français qui est à l'honneur dans la tradition culturelle des premières nations de l'Amérique du Sud. Lorsque le président du Pérou visita les États-Unis en 1942, on remarqua, chaque fois que la parole lui fut adressée en français, qu'il maniait cette langue avec une aisance parfaite. Les conversations en français entre le président Roosevelt et le président du Brésil ne sont pas moins significatives. Du même coup, le culte de la langue française ne risque pas de nous isoler dans notre hémisphère comme nous y exposerait un engouement excessif pour l'espagnol. Au simple point de vue de la langue, il nous serait difficile de mieux seconder les desseins d'Hitler qu'en tournant tous nos efforts vers l'espagnol au détriment du français.

M. Walter Lippmann l'a montré de façon convaincante: nous sommes aujourd'hui forcés de nous battre pour des têtes de ponts en Europe parce que, durant des années, nous avons négligé de renforcer la France. C'est une faute qu'on se doit de ne pas répéter. « Une France amie et invulnérable est d'un intérêt vital pour les États-Unis et pour l'hémisphère occidental tout entier. » (Today and Tomorrow, *Detroit Free Press*, 7 juillet 1943.) Pendant longtemps la France fut la première ligne de défense contre la barbarie allemande. Tout ce qui, de ce côté-ci de l'océan, action ou omission, affaiblit nos liens avec la France ne peut que compromettre notre victoire dans la guerre et dans la paix, et entraîner, pour notre civilisation démocratique, un intolérable gaspillage des valeurs les plus précieuses que le nazisme s'acharne à détruire.

Nous voulons une politique de bon voisinage? — Oui, à tout prix. — Commençons donc, comme la charité, à la pratiquer tout près de nous. La langue qui d'un bout du monde à l'autre relie les nations qui défendent les plus hauts idéaux de la vie moderne se présente avec un titre bien spécial à l'attention des États-Unis. La grande république des Washington, des Lincoln et des Roosevelt n'a pas de meilleur ni de plus proche voisin que ce bon vieux Canada français dont le rapprochement a quelque chose de beaucoup plus intime que celui de la simple géographie. Les Canadiens peuvent rendre un fier service à leurs « voisins » de langue anglaise en les aidant à prendre et à garder une plus juste idée de l'importance de la langue française dans cet hémisphère et loin au delà.

L'EUCCHARISTIE ET LA RÉFORME SOCIALE

Bernard HARDY

LE SACRIFICE rédempteur du Christ est la seule base solide de toute réforme sociale, car c'est le seul lien qui peut unir le genre humain tout entier et la seule source capable de nous donner la force d'accomplir cette unité. Plus que la fascination de sa doctrine sublime, — « Jamais homme n'a parlé comme parle cet homme » (*Jean*, VII, 46) — plus que la force presque irrésistible de son exemple, — « Et moi, quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tous (les hommes) à moi » (*Jean*, XII, 32) — la force cachée, la force divine qui rayonne de son sacrifice, c'est elle qui guérit et rachète notre monde misérable en le délivrant du péché et de l'égoïsme, source du péché.

Demandez à nos réformateurs sociaux à quel endroit de la terre ils ont vu les hommes groupés en une communauté mondiale et unis comme UN seul être dans le but de s'offrir eux-mêmes en sacrifice. Ils ne pourront vous répondre. Interrogez un enfant catholique et il vous dira: chaque jour, voire à chaque heure, cette merveille est accomplie par le genre humain tout entier, uni comme UN seul être (*Gal.*, III, 28), au moment où, sur nos autels, se perpétue le sacrifice du Christ, qui est réellement Son sacrifice et aussi le nôtre.

Quel trésor d'éducation sociale renferment les belles prières et les cérémonies de la liturgie de la messe, qui est, ainsi que son nom l'indique (en grec classique *leitourgia*), un service social public (*leitōs, laos*: peuple, public; et *ergon*: œuvre, service)! Le je individualiste et égocentrique est presque banni de son vocabulaire. A sa place, on emploie le *nous* qui a une résonance sociale. Et ce n'est point là simple figure ou formule littéraire, une sorte de pluriel de majesté, car — c'est un fait aisé à constater — chaque fois qu'il en est besoin, les prières aiguillent du pluriel au singulier, comme, par exemple, aux paroles de la consécration ou aux trois oraisons qui précèdent immédiatement la sainte communion (lesquelles sont plus récentes et d'origine monastique). Et dès que disparaît la raison spéciale de recourir au singulier, c'est-à-dire quand reparaît l'idée centrale qui est l'offrande du sacrifice, les prières reprennent tout de suite la forme du pluriel. Ce pluriel embrasse non seulement les fidèles actuellement présents au sacrifice, mais le corps mystique tout entier, réunissant, par delà les limites de l'espace et du temps, avec l'Église militante sur la terre l'Église souffrante au purgatoire et les anges et les saints de l'Église triomphante au ciel: tous participent au sacrifice eucharistique. A nul moment n'est mieux réalisé que pendant le sacrifice de la messe le beau mot de saint Paul: « Dans le Christ, tous nous ne sommes qu'UN. » (*Gal.*, III, 28.)

La condition première de l'intime union consiste dans l'éloignement de tous les obstacles à cette union, comme sont les pensées de discorde et le reste. Notre-Seigneur lui-même nous rappelle ceci: « Si tu viens présenter ton offrande à l'autel, et que là tu te souviennes que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère; et alors viens présenter ton offrande. » (*Matth.*, v, 23-24.) Attention! Notre-Seigneur ne dit pas: « Si tu as quelque chose contre ton frère... », car il va de soi que tu n'approcheras pas du saint sacrifice avant d'avoir fait ta paix avec lui. Il dit: « Même si tu n'as rien contre lui, et que *lui* seul ait quelque chose contre toi..., et même si tu as déjà commencé ton sacrifice... » Notre-Seigneur lui-même ne pratique-t-il pas son enseignement? C'est la remarque de Mgr Kolbe dans son ouvrage intitulé *Words from the altar*: « Il commence le sacrifice de la messe et, avant la fin, il lui vient à la pensée que nous, ses frères, avons quelque chose contre lui (hélas! il ne peut poser le cas autrement), alors il laisse le sacrifice inachevé et descend à la table de communion pour s'y réconcilier avec nous, et après seulement il revient terminer son offrande. »

Avec quelle exactitude les premiers chrétiens observaient cette pratique, on le voit en lisant la *Didaché* ou *Doctrinae des Douze Apôtres*, dont l'antiquité remonte à la fin du premier siècle. On y lit, par exemple, ceci: « Que personne ayant querelle avec son frère ne soit admis à votre réunion jusqu'à ce qu'ils soient réconciliés, afin d'éviter la profanation de votre sacrifice. » (*Didaché*, XIV, 2.)

De même saint Cyprien dit: « Dieu n'agrée pas le sacrifice d'un chrétien qui vit dans la discorde avec ses frères... Seul le sacrifice d'une âme réconciliée peut concilier le Seigneur. » (*De orat. Dominica*, XXIII.)

C'est aux paroles de Notre-Seigneur (*Matth.*, v, 23-24) que renvoient les premiers Pères de l'Église quand ils expliquent le « baiser de paix », ce souvenir de l'ancienne liturgie qui demeure dans notre grand-messe solennelle (on le donne maintenant après l'*Agnus Dei*; il a changé de place au cours des âges). C'est le « saint baiser » dont les Apôtres parlent si souvent dans leurs épîtres (cf. *Rom.*, XVI, 16; *I Cor.*, XVI, 20; *II Cor.*, XIII, 12; *I Thess.*, v, 26; *I Pet.*, v, 14). Et saint Cyrille de Jérusalem montre que ce baiser de paix est bien différent des baisers ordinaires. « Il rapproche nos âmes et les unit, et il atteste qu'intérieurement tous les torts sont oubliés. Ce baiser signifie donc que nos âmes sont intimement liées entre elles et qu'elles chassent tout souvenir des injures passées. C'est dans

ce but que le Christ avait dit: « Si tu viens présenter « ton offrande, etc... » (Math., v, 23-24.) Le baiser de paix a le sens d'une réconciliation, c'est pourquoi il est saint, et il est appelé par saint Paul « un saint baiser »: « Saluez-vous les uns les autres par un saint baiser », et par saint Pierre « un baiser d'amour » (I Pet., v, 14) ou « de charité. »

Ce devait être dans la liturgie d'autrefois une impressionnante cérémonie: le « saint baiser de paix » partait du célébrant, qui avait d'abord baisé la sainte hostie, et descendait jusqu'au dernier fidèle de l'assemblée; et tous se saluaient et s'embrassaient sans distinction de race ni de classe (les hommes et les femmes occupant des places séparées à l'église).

Mais il y a quelque chose de plus important que le point de vue négatif envisagé jusqu'ici, que cet éloignement des obstacles à la parfaite charité, et c'est l'union *positive* effectuée par ce « sacrement de la piété, ce symbole de l'unité et ce lien de la charité ». Nous avons noté plus haut que ce n'est pas par pur hasard, mais par un dessein divin, que Notre-Seigneur, à la dernière Cène, nous légua avec son commandement nouveau de l'amour ce sacrement d'amour qui donne la force héroïque de pratiquer le commandement.

Les *Actes des Apôtres* nous décrivent la merveilleuse union des premiers chrétiens qui « avaient tout en commun » (II, 44) et « n'avaient qu'un cœur et qu'une âme » (IV, 32). Et les *Actes* indiquent bien la source de cet amour héroïque: « Ils persévéraient dans... l'union mutuelle, dans la fraction du pain et les prières. » (II, 42; voir encore II, 46; XX, 7, 11.) Il est à noter que le mot grec des *Actes*, *koinônia*, que l'on traduit, ici, en français par « union mutuelle » (en anglais par *fellowship*), est exactement le même qu'emploie saint Paul lorsqu'il parle de la communion eucharistique (I Cor., x, 16).

Le tableau de la parfaite unité tracé par les *Actes des Apôtres*, nous le retrouvons dans les écrits des premiers Pères de l'Église. Tant que les chrétiens furent fidèles à la communion eucharistique, ils gardèrent leur merveilleuse union sociale, signe distinctif des vrais disciples, au dire de Jésus lui-même (*Jean*, XIII, 35). La prière de Jésus après la Cène était réalisée: « qu'ils soient un ». Cinq fois Jésus formule la même demande avec une insistance croissante (*Jean*, XVII, 11, 21-25), « afin que le monde croie que c'est Vous qui m'avez envoyé » (21) et « pour que le monde reconnaisse que c'est Vous qui m'avez envoyé » (23). Ce fut, à la vérité, cette merveilleuse union, cette étonnante charité des premiers chrétiens qui gagna le monde au Christ et le persuada qu'une doctrine aussi sublime et un tel héroïsme à la pratiquer ne pouvaient être que divins. Tertullien, dans son *Apologie* (39, 79), écrit: « Nos œuvres de charité sont même, au regard de certaines gens, notre marque caractéristique: « Voyez « comme ils s'aiment! » disent-ils (car eux se détestent mutuellement), « et comme ils sont prêts à mourir les

« uns pour les autres » (eux sont bien plus enclins à s'entre-tuer). » Et voici comment Julien l'Apostat se plaignait des chrétiens dans une lettre au grand-prêtre Arsace: « C'est une honte de voir ces athées de Galiléens secourir en plus des leurs nos propres pauvres que nous négligeons. »

Les Pères latins et surtout les Pères grecs, nous révélant la source cachée de cette merveilleuse union, expliquent que la sainte communion nous change en Jésus-Christ en nous faisant devenir ce que nous recevons, et, dès les premiers jours du christianisme, ils découvrent dans le symbolisme des espèces eucharistiques — plusieurs grains de blé et un seul pain, plusieurs raisins et un seul vin — l'image de l'union produite par la communion eucharistique.

« Le même banquet est préparé pour César qui, sous la pourpre et la couronne, gouverne le monde, et pour le pauvre qui demande l'aumône », dit saint Jean Chrysostome (*In I Cor.*, Hom. 27, nn. 3, 4). Mais déjà il ajoute ce regret: « Le Seigneur s'est donné à toi, et toi tu ne donnes jamais rien à ton frère; le Seigneur nous a tous jugés dignes du même Banquet... et toi, tu juges le pauvre indigne de manger à ta table... Le Christ a donné son corps à tous, également, et toi, tu refuses aux autres ton pain de tous les jours. »

Ce fut cet aspect social, communautaire, cette union des uns avec les autres (dans le Christ), plutôt que l'union personnelle de chaque âme au Christ, qui domina le culte eucharistique jusqu'au douzième siècle. A ce moment-là, par suite de la négation hérétique de la présence réelle, il est naturel que la dévotion à l'Eucharistie se porte de plus en plus sur cette présence, sur l'adoration du Christ dans l'hostie et sur son union avec chaque âme en particulier. De même le refus hérétique de reconnaître dans l'Église une société visible concentra davantage, sinon exclusivement, l'attention sur ce caractère extérieur et visible de l'Église, au détriment de l'aspect intérieur et spirituel, qui est beaucoup plus important. Aujourd'hui, tandis que le protestantisme n'en comprend plus l'importance, nous avons « redécouvert » la doctrine magnifique du corps mystique du Christ et, par elle, nous avons appris à mieux apprécier le sens plénier et, surtout, la portée sociale du sacrifice et du sacrement eucharistiques de Jésus-Christ.

Jamais, en effet, le beau mot de saint Paul: « Dans le Christ nous ne sommes qu'un » (*Gal.*, III, 28) n'est mieux réalisé et ne devient plus réel. En nous donnant sa chair et son sang sous les apparences du pain et du vin, le Christ crée dans une multitude presque infinie une unité parfaite (cf. *I Cor.*, x, 17). La multitude est constituée par les espèces de son corps eucharistique; l'unité, c'est son corps mystique. La consécration des innombrables hosties qui a (qui eut et aura) lieu en tous les endroits de l'univers entier opère la multilocation du seul et même corps sacré de Notre-Seigneur et détermine sa présence. Ainsi le seul et

même corps du Christ est très intimement uni à tous les hommes qui le reçoivent avec dévotion, quelque séparés qu'ils soient. Voilà la parfaite unité réalisée dans la multitude des espèces eucharistiques.

Des « courants » d'énergie surnaturelle, de vie, de lumière et de force émanent continuellement du Christ, centre et chef de tout le corps mystique; ils pénètrent jusqu'aux lieux les plus reculés de l'univers, vivifiant l'Église tout entière, au ciel, sur la terre et dans le purgatoire. En retour, des membres de cet organisme mystique l'énergie surnaturelle qu'ils ont reçue irradie, à travers les âges et en tout lieu de l'univers, en rayons concentriques qui retournent tous à la personne même

ÉCOLES PUBLIQUES ÉTATSUNIENNES

Louis C. de LÉRY, S. J.

POURSUIVANT notre étude de la tradition du laïcisme en éducation, *Secular Tradition in Education*, voyons les États-Unis. L'intérêt de cette série provient de sa source, le *Year Book of Education*, publié par le *London Institute of Education*, affilié à l'Université de Londres. Le premier rédacteur du *Year Book* fut lord Eustace Percy, autrefois ministre de l'Éducation. Son rédacteur actuel est sir Fred Clarke, jadis directeur du département de l'Éducation de McGill.

Le fondateur de la tradition du laïcisme aux États-Unis est Benjamin Franklin. Dans un voyage à Londres (1724), Franklin fait la connaissance de sir Hans Sloan, secrétaire de la Société royale, et de quelques membres des clubs maçonniques. De retour à Philadelphie en 1726, il fonde le Club des tabliers de cuir, a *Leather-apron Club*, pastiche de la maçonnerie. — Franklin ne devint maçon qu'en 1731. — Le club entendait étudier les problèmes de philosophie morale, politique et naturelle et ouvrit la première bibliothèque publique en Amérique, laquelle donna naissance au mouvement de bibliothèques publiques. En 1743, Franklin fondait la Société américaine de philosophie, qui attira plus d'un maçon. Élu président de la société (1769), Franklin fusionna avec elle son Club des tabliers de cuir. Durant sa présidence, en 1780, l'association fut incorporée et l'acte d'incorporation fut rédigé par Thomas Paine en personne, clerk du Congrès.

Sous la direction de Franklin et de Jefferson, la Société américaine de philosophie tourna son attention à la propagation d'un système national d'éducation. Benjamin Rush, ami de Franklin et membre de la société, proposa un plan d'éducation dans une démocratie, *Thoughts upon the mode of Education in a Republic*. Il y prônait un système national, chrétien mais non confessionnel, *undenominational*, et reposant sur un enseignement utilitaire plutôt que classique. En

du Christ, centre et chef de ce corps mystique. Tel est ce flux et ce reflux, cette pulsation surnaturelle du divin courant vital qu'on appelle la grâce et qui jaillit du cœur ouvert de Jésus-Christ.

La société de tous ceux qui participent aux mêmes biens surnaturels de l'Économie divine s'appelle « la communion des saints ». Cette union et communion surnaturelle est le seul fondement solide de toute société ou économie même naturelle. Toutes les unions terrestres doivent reposer sur ce même fondement surnaturel, se former sur ce même modèle surnaturel et puiser leur force à la même source surnaturelle. Autrement, elles sont vouées à l'échec.

1795, la Société américaine de philosophie ayant offert une récompense de cent dollars pour un plan d'éducation publique, le prix fut partagé entre les deux meilleurs travaux, *Essay on Education* (1799) de Samuel Knox et *Remarks on Education* (1798) de Samuel Harrison Smith. Knox, président de la *Frederick Academy* du Maryland, et Smith, rédacteur de l'*Intelligencer*, organe de Jefferson, étaient tous deux membres de la société et préconisaient un système laïque et national.

Le mouvement encyclopédiste français a réagi en Amérique de bien des façons. Certains hommes d'État, tels Franklin et Jefferson, vécurent longtemps en France, y lièrent amitié avec des maçons ou chefs radicaux et, à leur retour, propagèrent leurs idées. Quelques réformateurs anglais, comme Joseph Priestley et le fameux Thomas Paine, par leur action sur la pensée américaine, répandirent indirectement ces tendances. Et les réformateurs ou officiers français, tel Lafayette, qui firent de longs séjours aux États-Unis durant la guerre de l'Indépendance, fondèrent des loges françaises en Amérique et influencèrent directement les maçons américains. La première loge française de la *Parfaite Union* fut ouverte à Boston (1781); suivent la *Sagesse* à Portsmouth (1786), l'*Aménité* à Philadelphie et le *Grand Orient* à New-York vers 1790.

Bien des Français entrèrent dans la Société américaine de philosophie. Le chevalier Quesnay de Borepaire, fils du fameux réformateur et ami personnel de Jefferson, y soumit son plan d'une Académie des sciences, calquée sur l'Académie française. Le 24 juin 1786, on posait les fondations de l'édifice avec le cérémonial maçonnique. Quesnay retourna en France inviter des professeurs, mais la révolution survint et ses projets échouèrent. Le plan de l'économiste français et homme politique Dupont de Nemours, *Sur l'éducation nationale dans les États-Unis d'Amérique*